

## chapitre 14

Beyrouth, 1970 Nice, mercredi 30 avril 2014

- Je suis née en 1950. Mon père était un fonctionnaire français nommé au Liban après la guerre. Il a épousé ma mère libanaise d'obédience chrétienne. Elle était institutrice au lycée franco-libanais de Beyrouth où j'ai fait mes études. Après mon bac, j'ai suivi une formation de secrétariat à la suite de quoi, j'ai été engagée à l'ambassade de France en 1970.

Le Liban était alors le théâtre privilégié de luttes intestines entre les conservateurs chrétiens et le clan pro-palestinien qui aboutit à la création de « septembre noir », à la suite des massacres ayant eu lieu en Jordanie.

Le Colonel était déjà à la tête du service de sécurité de l'ambassade de France. Quelques mois après mon affectation, j'étais tombée follement amoureuse et je sentais que je ne lui étais pas indifférente. Nous déjeunions souvent ensemble et un soir où nous avons travaillé tard sur un dossier, il me proposa de venir boire un verre dans son appartement. Mon cœur se mit à battre devant son air presque gêné et troublé lorsque je m'empressais d'accepter. Le Colonel était un homme d'une quarantaine d'années endurci par les différents postes qu'il avait occupés à travers les colonies

françaises qui avaient accédé à l'indépendance sous l'impulsion de De Gaulle et de Pompidou.

Inutile de dire que la jeune fille prude entra ce soir-là dans cet appartement ressortit le lendemain matin en femme épanouie.

Nous jugeâmes préférable de garder notre histoire secrète.

Lorsque Freddy et Marguerite arrivèrent à l'ambassade, je me liais rapidement d'amitié avec votre grand-mère.

Freddy avait un poste officiel en tant qu'officier. Rapidement le Colonel repéra l'intelligence de Marguerite et la chargea du poste officieux d'honorable correspondant qu'elle occupa pendant les quinze ans qui suivirent. Elle fréquentait donc assidûment les «parties» sélectes qui s'organisaient dans le milieu franco-libanais aisé. C'est au cours de l'une d'elles qu'elle rencontra Luigi dont le poste d'attaché culturel à l'ambassade d'Italie servait de couverture au même travail de renseignements qu'effectuait votre grand-mère.

Luigi était un séducteur impénitent et Marguerite ne résista guère que quelques semaines avant de lui céder. Un jour où nous prenions le soleil au bord de la piscine de l'ambassade, elle me confia son sentiment de culpabilité à propos de cette liaison.

C'est alors que je lui fis part de mes amours secrètes avec le Colonel. Elle me regarda d'abord d'un air stupéfait puis éclata de rire :

- Voilà une information importante. J'imagine la tête du Colonel si je la signalais dans mon prochain rapport, ce que je me garderais bien de faire évidemment, me dit-elle.

Cette complicité nous rapprocha un peu plus.

Luigi était un joueur de poker invétéré. Il accumula des dettes de jeu importantes et Marguerite avait un air constamment inquiet et abattu.

Un jour, elle me confia qu'elle avait aidé Luigi à régler ses problèmes d'argent, mais refusa de m'en dire plus.

Quelque temps plus tard, Luigi était nommé à Malte. Marguerite ne parut pas particulièrement affectée. Tout lasse, tout casse, tout passe, me dit-elle après son départ.

Dans nos conversations, elle me parlait souvent de vos parents et de vous, qu'elle regrettait de ne pas voir assez souvent.

Après l'accident de montagne de vos parents, elle s'effondra complètement et Freddy s'enfonça dans une morosité taciturne.

Lorsqu'ils revinrent de Grenoble, après les obsèques, elle m'expliqua qu'elle n'arrivait pas encore à réaliser la mort de son fils. Elle me fit part de sa tristesse lorsque la décision de vous confier à votre tante Jeannette avait été prise. Elle était toutefois consciente que vous seriez entre de meilleures mains avec quelqu'un de plus jeune.

De plus, elle ne voyait guère une enfant de votre âge trimbalée d'un pays à un autre au gré des nominations de Freddy.

Celui-ci s'était renfermé dans une sorte de deuil silencieux. Il se lançait dans des opérations extérieures à l'ambassade qui habituellement revenaient à des subalternes. Le mari de Louise, qui était son ami le plus proche, l'accompagnait à chaque fois. À l'automne leur Jeep sauta sur une mine placée sur une route à la sortie de Beyrouth. Ils furent tués sur le coup. Ce nouveau coup du sort rapprocha les deux femmes. Je dois dire qu'à cette

époque, j'étais beaucoup plus préoccupée par la mutation du Colonel sur la Côte d'Azur.

Le jour où celui-ci m'annonça qu'étant de nationalité française par mon père, je pourrais résider en France avec lui, je ne puis cacher ma joie et je confiais la nouvelle à Marguerite. Je crois que c'est à la suite de ça, qu'elle décida également de s'installer à Nice où elle avait sa famille.

Pour des raisons de sécurité et de discrétion, le Colonel et moi firent le voyage séparément et je louais un appartement indépendant de la résidence de fonction dont bénéficiait le Colonel.

Pendant les dix ans qui suivirent, nous avons formé un trio d'agents de renseignements d'une redoutable efficacité pour infiltrer le milieu des Libanais expatriés en France. Je crois pouvoir dire que pratiquement jusqu'au dernier moment, nous avons pu empêcher plusieurs atteintes aux intérêts franco-libanais et même à certains attentats. La filière du blanchiment d'argent et du trafic d'armes entre les deux pays transitait par des sociétés écrans basées en Italie. Je me suis rapidement aperçue que Marguerite avait repris des contacts avec Luigi qui travaillait maintenant au ministère de l'Intérieur à Rome.

Je puis cependant vous assurer que ces relations sont restées purement amicales et professionnelles pendant que de mon côté je filais le parfait amour avec mon Colonel.

Un soir, Marguerite m'apprit que Luigi avait signalé qu'il avait eu vent d'un important transfert de fonds liquide, de la France vers l'Italie, par l'intermédiaire de la mafia. Il lui communiqua l'identité du passeur, le jour, l'heure et le lieu où devait se tenir l'échange avec les libanais financeurs.

Le passeur qui était connu dans nos services fut rapidement mis « au secret » et le Colonel prit sa place pour se rendre lui-même au rendez-vous. Je ne devais plus jamais le revoir.

Le lendemain de sa mort, Marguerite débarqua chez moi aux aurores. Elle me fit mettre tous les papiers compromettants dans une valise et nous fonçâmes chez le Colonel. Nous nous sommes aperçus rapidement que l'immeuble était sous surveillance. Marguerite me conduisit alors à la gare de Nice où elle me prit un billet pour Paris. Elle ne voulait pas savoir où j'allais habiter dans les jours à venir et me demanda de l'appeler au bout d'une semaine à partir d'une cabine téléphonique, à un hôtel d'Abano en Italie dont elle me confia le numéro.

A son retour d'Italie, lors d'un nouveau contact dont nous avons convenu, via son cousin Aldo, elle m'apprit à mots couverts que l'enquête était close et avait conclu au suicide du Colonel. Aldo s'était occupé de me trouver un nouvel appartement à Nice et de faire effectuer le déménagement. Il me restait à résilier le bail précédent. Elle m'avait également trouvé un emploi d'assistante de direction auprès d'une de ses relations. Cela tombait à pic car mon compte en banque commençait à s'assécher sérieusement, bien que le Colonel ait été toujours généreux à mon égard.

J'ai toujours gardé cet emploi et je vais prendre ma retraite en fin d'année. Je serai toujours redevable à Marguerite de ce qu'elle a fait pour moi

- Comment se fait-il que le Colonel se soit rendu seul à ce rendez-vous à la place du passeur ? Et comment les mafiosi se sont-ils rendu compte de la substitution ? S'étonna P.H.

- Vous savez, le Colonel au fil du temps avait pris l'habitude de travailler en solitaire. Pas suffisamment il faut croire, car la fuite a dû se produire dès l'arrestation du passeur ou même depuis les services italiens. On ne le saura sans doute jamais. Ce brave homme a été trouvé « suicidé, lui aussi, dans le local où il était gardé à vue. Là non plus, l'enquête de l'IGS n'a pas eu de suite.

- Ce n'est pas vous qui avez vidé son appartement ?

- Non, cela a été fait par les services des armées qui surveillaient l'immeuble classé « confidentiel défense » pour la circonstance.

- Avec le fameux tampon « à détruire sans lire » conclut Pierre-Henri.

- Presque répliqua Malika. Quelques années plus tard, Marguerite, ayant fait l'acquisition d'un ordinateur, nous avons passé de longs moments à scanner différents documents restés en notre possession.

Ils se quittèrent à la fin du repas en se promettant de garder le contact sans savoir si cela serait vrai un jour.

Vu l'heure tardive, ils convinrent avec Aldo de remettre au lendemain la lecture de la clé USB

## chapitre 15

Gairaut, lundi 28 avril 2014

Le lendemain en se réveillant, pendant que Justin et sa mère rêvassaient dans leur lit, P.H. prit une douche rapide et fit un saut à la boulangerie la plus proche pour ramener du pain frais, car Ginette ne travaillait pas ce jour-là.

Quand il revint Clara avait préparé le café et les jus de fruits. Le petit déjeuner pris, elle alla faire également sa toilette. A peine avait-elle fini de s'habiller que l'armada policière, comme elle disait, arriva, suivie dans la foulée de Bertrand, et d'un homme qui présenta comme un spécialiste des moulages à l'atelier de sculpture niçois.

Clara avait refait un grand pot de café, qu'elle proposa à tout le monde.

- C'est du Malongo ? demanda Mélanie, la médecin légiste.

Le groupe se dirigea ensuite au grenier. Chaque intervenant était muni de gants chirurgicaux en latex.

- C'est comme dans « Bones », la série télévisée chuchota Justin qui, impressionné, s'agrippait à la ceinture de P.H.

Jean-Marie, Mélanie, Bertrand et le spécialiste des moulages, se concertèrent un moment, puis Jean-Marie se tourna vers Clara et P.H. :

- Nous sommes tombés d'accord sur la procédure suivante : réaliser un moulage sur place ne pourrait

se faire que dans des conditions techniques difficiles et risqueraient d'altérer des indices biologiques pour l'autopsie. Nous allons donc transférer la caisse d'Hector à l'institut médico-légal. Une fois les prélèvements nécessaires effectués et l'examen des ossements réalisés, Mélanie et moi demanderons sous couvert du procureur un complément d'expertise pour un moulage qui sera bien entendu effectué par l'atelier de sculpture. Ainsi, la loi, la science et l'art, seront conciliés. Ensuite, le squelette sera conservé au centre médico-légal jusqu'à ce que les résultats des analyses soient connus.

Mélanie qui pendant ce temps-là avait examiné les ossements, prit la parole à son tour :

- À première vue, il n'y a pas de signe de traumatisme sérieux évident. Je note toutefois l'absence des deux premières phalanges du petit doigt de la main gauche. Comme initialement, le corps du défunt a été dépouillé chirurgicalement et que le squelette a été transporté de nombreuses fois, on ne peut pas exclure que ces osselets se soient perdus en route, bien que le reste ait été gardé assemblé par des fils de fer. Nous savons que l'individu était très probablement d'origine indienne et mort de la peste. Nous allons procéder à des recherches génétiques dans la moelle osseuse, et surtout dans la pulpe dentaire qui a la particularité d'abriter de l'ADN des bacilles de Yersin pendant un temps infini. En ce qui concerne l'origine génétique, comme ces ossements ont été tripotés par de nombreuses personnes, il y a un risque de pollution externe qui complique légèrement la tâche.

Elle s'adressa directement à Clara :

- Comme c'est vous qui êtes demandeuse de l'identification biologique et que vous avez forcément



du sang indien dans les veines, cette tâche serait facilitée si vous acceptiez de fournir un échantillon de salive à titre de test comparatif, sans compter que... Mélanie termina en marmonnant

Nous y voici. Le problème d'un lien éventuel de parenté entre Paul et Hector vient d'être posé pensa P.H. sans l'exprimer à haute voix.

Clara acquiesça et suivit Mélanie. Le médecin légiste exécuta le prélèvement à l'aide de Cotons-tiges, qu'il répartit dans trois flacons différents sur lesquels elle nota le nom et la date de naissance de Clara.

Pendant ce temps, les policiers avaient commencé à embarquer dans leur fourgon, ce que P.H. avait baptisé les « vases canopes » d'Hector, puis ils descendirent la caisse contenant le squelette.

Jean-Marie effectua un tour sommaire du grenier, qui justifiait la perquisition :

- Je n'ai rien trouvé de particulier, je note simplement sur le procès-verbal que je n'ai pas jugé utile pour le moment de procéder à la fouille des étages d'habitation.

- Nous préviendrons Bertrand, dès que les ossements seront disponibles pour le moulage ajouta Mélanie.

- En attendant, je vais me mettre à quelques dessins préparatoires à partir des photos que tu m'as confiées. Il tendit alors une carte à Clara. Voici les coordonnées de mon ami bijoutier pour le diamant. Il est prévenu, téléphone de ma part pour prendre rendez-vous.

Une fois tout le monde parti, Clara appela le numéro du bijoutier que Bertrand venait de lui communiquer. Celui-ci lui donna rendez-vous le jour

même en fin de journée. Elle contacta ensuite Aldo pour pouvoir utiliser son PC en début d'après-midi.

Le canon sonna l'heure de déjeuner.

- J'ai préparé hier une spécialité italienne tout à fait de circonstance. C'est un osso buco : on découpe des os de jarret de veau et on fait revenir, etc....

Avec des pâtes ? S'enthousiasma Justin.

- Tu es absolument infâme. Heureusement que j'ai pu vérifier que le squelette d'Hector était au complet lorsqu'on l'a remis dans sa caisse, répondit Pierre-Henri, en débouchant une bouteille de Château Minuty, un rouge de Provence, originaire de la presqu'île de Saint Tropez.

Clara entourée de Pierre-Henri et d'Aldo s'installa devant l'ordinateur et introduisit la clé USB qu'elle avait copiée chez Marguerite. Elle s'attaqua à une recherche pour compléter les éléments déjà en leur possession sur la famille du Nizâm qui avait résidé à Nice dans les années trente.

Elle garda à proximité le carnet rouge et la liste de cinq noms qu'avait retenus P.H.

- On devrait jeter un coup d'œil sur les documents concernant ce coquin de Luigi.

Sur le carnet figuraient deux adresses le concernant. La première se situait à Nice. Aldo reconnut celle du consulat d'Italie.

La seconde était une adresse à Rome. Il y avait également une ligne d'écriture semblant plus récente où figurait une adresse e-mail.

- Soyons chronologiques, dit P.H. dont le tempérament pédagogique ressortait.

Clara effectua dans un dossier « Liban avant 1974 » une recherche sur le nom de Luigi qui isola une

série de documents scannés. La quasi-totalité était en italien. Ceux signés par Luigi étaient, en fait les lettres que lui avait remises Louise. Pour le reste Clara reconnut l'écriture de Marguerite. C'était les réponses aux courriers de Luigi. La grand-mère de Clara expliquait qu'elle ne regrettait pas d'avoir rencontré celui-ci dans des circonstances où les responsabilités de son mari et les activités de renseignements qu'elle-même avait acceptées, l'avait quelque peu dépaysé. Dans une des lettres, elle déclarait avoir été très heureuse d'avoir pu tirer son amant d'affaire « puisqu'elle en avait eu la possibilité ». Elle lui demandait de ne pas chercher à rembourser la dette qu'il avait contractée envers elle, mais simplement de s'engager à ne plus jamais s'asseoir à une table de poker.

Dans des correspondances plus tardives, Marguerite parlait de la mort accidentelle de son fils et sa belle-fille avec un ton poignant et expliquait les circonstances de l'attentat dans lequel son mari et celui de Louise avaient trouvé la mort.

Elle concluait en s'engageant à passer le temps qu'il faudrait pour combattre les sauvages responsables de cet assassinat.

- Cela explique que dès son retour à Nice, ma cousine ait accepté de rester la correspondante du Colonel, confirma Aldo.

Dans un dossier, daté d'après 1974, si les échanges avec l'italien étaient plus rares, plusieurs rendez-vous au consulat italien se retrouvaient sur le carnet rouge. Les autres courriers scannés par Marguerite étaient expédiés de Nice, et pour le peu qu'ils puissent en juger, traitaient de sujets moins intimes, plus en rapport avec les affaires politiques de la région. Elle confirmait que les échanges

mondains qu'elle avait avec la diaspora libanaise sur la côte, lui avait permis de soutirer un certain nombre de renseignements sur les trafics d'armes, qu'elle avait pu communiquer au Colonel. En échange, Luigi de son côté lui envoyait des informations liées à sa fonction au ministère. Ces informations concernaient les contacts que pouvait avoir la mafia italienne avec le terrorisme libanais.

Un peu plus tard, Marguerite faisait allusion à Malika, qu'elle avait présentée au Colonel et se disait ravie que celui-ci et la jeune libanaise soient tombés dans les bras de l'autre.

A partir de 1980, plusieurs rendez-vous avec Malika étaient notés sur les agendas tantôt au cercle militaire à Nice, tantôt au « bar du Festival » sur la croisette, à Cannes.

- Ça, elle ne m'en jamais parlé, pourtant les gérants du « Festival » à l'époque, étaient un couple d'origine italienne s'exclama Aldo à la limite de la vexation.

- Voyons Aldo, je ne pense pas que Marguerite ait connu tes relations probablement liées à tes activités extra douanières, je suppose, puisque à l'époque il n'était pas interdit de fumer en public.

Aldo fit la moue, et grommela :

- Il y aurait beaucoup à dire d'ailleurs sur ces mesures pseudo sanitaires. Ceci dit, plus le prix officiel du tabac augmente, plus les échanges officieux prospèrent. Ce qui me convient très bien. Quoi que tu en dises, mes entrées au consulat italien ont permis ces échanges d'informations discrètes entre Luigi et le Colonel.

Dans une lettre datant de 1984, Marguerite s'adressait à Luigi en italien qu'Aldo traduisit en ces termes :

*«Je pense que tu as appris l'assassinat du Colonel. Je dis bien « assassinat » car personne ne me fera croire que cet homme s'est suicidé sur un coup de tête. Je suis d'autant plus furieuse que je venais de lui retransmettre les derniers renseignements que tu avais obtenus et qu'il avait commencé à établir des contacts directs avec les honorables correspondants de la Camorra à Nice. Ces salops-là, ne s'embarrassent pas plus de principe que leurs homologues libanais. Malika qui est bouleversée et terrifiée m'a assuré qu'elle n'avait entendu aucune rumeur de ce côté-là. Par contre, le cousin Aldo m'a signalé une certaine agitation dans le milieu italien de Nice et des échanges de fond importants via la Banca di Roma et la banque Monte Paschi. Par précaution, nous avons exfiltré discrètement Malika pour la protéger. Si je ne me retenais pas, j'irais raconter tout ça à un journaliste, mais ça mettrait trop de vies en danger, y compris la tienne et la mienne. Pour me calmer les nerfs, je vais passer trois semaines aux Thermes d'Abano, près de Padoue. Je serai tellement heureuse de te voir. Je pars demain au Grand Hôtel 'Trieste et Victoria'».*

Les messages électroniques dans Outlook ne commençaient qu'à partir de l'année 2000, date probable de l'acquisition d'un PC par Marguerite, ce qui dénotait à l'âge de 72 ans, une certaine verdeur intellectuelle même aidée par Malika.

Dans les contacts, on trouvait l'adresse e-mail de Luigi et de Malika, les échanges se bornaient à des banalités ou à des rendez-vous, deux à trois fois par an, soit à la rotonde du Négresco, soit au cercle militaire.

- Ma cousine n'avait, semble-t-il plus aucun contact direct avec les services de renseignements, ou bien elle se méfiait des écoutes électroniques, bien qu'à cette époque, la NSA n'en était qu'à ses balbutiements, commenta Aldo.

Un autre dossier intitulé « Inde » contenait des documents enregistrés ou scannés, soit d'extraits de sites internet, soit d'échanges épistolaires en anglais entre Marguerite et des correspondants d'origine indienne.

- Alors-là, pour la traduction, vous êtes tous les deux certainement plus compétents que moi, poursuivit Aldo.

- On te tient au courant de toute manière, répondit Clara, en embrassant son cousin sur les deux joues.

Ils se dirigèrent ensuite vers la Place Masséna, pour rejoindre la bijouterie qui se situait dans une rue proche. Ils furent accueillis par le joaillier. Une fois dans le bureau de celui-ci, Clara lui tendit la bague de Marguerite. Après l'avoir examiné un moment, à l'œil nu puis à l'aide d'une loupe, le joaillier secoua la tête :

- Je crains de vous décevoir, car ce n'est pas un diamant authentique, mais une copie, d'excellente qualité d'ailleurs, en Zircon<sup>51</sup>, probablement réalisée après-guerre. Vous pouvez en espérer entre 200 et 500 euros.

- D'après la tradition familiale, la bague originale aurait été offerte à une de mes ancêtres aux Indes

---

<sup>51</sup> <http://www.juwelo.fr/guide-des-pierres/zircon/> Le Zircon a longtemps été utilisé comme un substitut du Diamant. On l'a trouvé sur certains des plus vieux sites archéologiques du monde. Il apparaît dans plusieurs textes anciens, notamment dans un poème Hindou sur l'arbre mythique Kalpa, qu'on disait orné de feuilles de Zircon.

par un prince de la région de Golconde au début du XXe siècle. Une substitution a-t-elle pu avoir lieu plus récemment ?

. C'est tout à fait possible, car l'anneau lui-même est en platine, et semble effectivement de facture artisanale indienne. De plus, les griffes qui maintiennent la pierre paraissent bien avoir été manipulées.

- Et si c'était un vrai, quelle aurait été sa valeur ?

- Il pèse environ deux carats. Le prix varie beaucoup avec la pureté du diamant. Pour vous donner une fourchette large, disons entre 100 000 et 500 000 euros.

- Auriez-vous un alcool fort, car je sens que je vais me trouver mal, répondit Clara dont le visage était devenu cireux. Aïe ! Ça ne va pas ? Continua-t-elle en s'adressant à P.H.

Celui-ci venait de la pincer fortement sur le bras.

- Ça va mieux ? De toute manière si tu la portes sans vouloir la vendre, c'est déjà un joli souvenir. Nous allons peut-être régler à monsieur l'expertise et on ira boire un coup après.

- Je vous en prie, c'est cadeau. Il y a longtemps que je devais un service à Bertrand.

Clara et Pierre-Henri se confondirent en remerciements. Une fois sortis de la bijouterie, ils se rendirent dans un bar de la rue de France, proche, où Clara commanda un cognac, P.H. un citron pressé et Justin une menthe à l'eau.

- Après-guerre, c'est vague, c'est peut-être sur la fin de la vie d'Elisabeth qui est morte en 1953, ou bien du temps d'Alexandrine, la mère de Marguerite, veuve de Paul depuis 1940, ou encore, du temps de ta grand-mère elle-même, étant donné sa vie quelque peu tumultueuse. Je n'imagine évidemment

pas, que l'on puisse soupçonner Ginette ou Marie, qui avaient accès au coffre.

- Bien entendu, ni l'une ni l'autre ne paraissent s'en être doutées, pas plus que mon cousin Aldo.

- Mes préférences iraient bien du côté du Liban. On pourrait essayer de contacter Luigi et Malika dont on a les adresses mail.

- Alors, elle est fausse la bague de mamie Marguerite ? Mince alors ! Remarque si je l'offrais à Julie, elle n'en saurait rien, s'exclama Justin.

Clara tapa légèrement la tête de son fils :

- Voyez-moi cette graine de gigolo. Tu tiens bien de ton père. Si tu crois que Salim aurait osé offrir une fausse pierre à Elisabeth...

Ils préparèrent un mail à envoyer à l'italien. Ils expliquèrent qu'à la suite du décès de Marguerite, ayant trouvé des documents concernant ses relations avec celle-ci, ils auraient aimé le rencontrer à l'occasion. Bien entendu, ils ne faisaient aucunement allusion à la bague.

Dans la soirée, Justin fut autorisé à contacter sa copine Julie par Skype. Pendant ce temps, Clara et Pierre-Henri se penchèrent sur les « lettres anglaises » contenues dans le dossier « Inde » du PC.

- Ta grand-mère était polyglotte dis donc, remarqua Pierre-Henri. Italien, Anglais, Nissarte, je te préviens que pour l'Arabe ou l'Indien, il ne faut pas compter sur moi.

Clara ne releva pas la réflexion.

- Bon, je lis, je traduis à haute voix et tu écris sous ma dictée. Et surtout tu n'en profites pas pour me tripoter pendant que je suis devant l'ordinateur. J'ai horreur de ça. Tous mes collègues de travail, qui s'y sont essayés, le regrettent encore.



- Oui, ma douce, répliqua P.H. en l'entourant de ses bras pour l'immobiliser et l'embrasser dans le cou.

Une copie scannée d'une lettre manuscrite, envoyée depuis Golconde par le médecin colonel en 1906 à sa famille rentrée en France, débutait le dossier.

*Hyderabad, 1906  
Médecin colonel Émile Demengie  
Service de la médecine coloniale  
À Madame Eugénie Demengie  
Et Mademoiselle Elizabeth Demengie*

*Ma chère épouse, ma chère fille,  
Je profite de l'envoi d'un de mes premiers rapports à l'hôpital du Pharo pour vous faire passer cette lettre. Je sais que vous êtes bien installées à Gairaut grâce au télégramme que vous m'avez envoyé. J'ai été ravi d'apprendre, hier par une seconde dépêche, la mise au monde par Élisabeth d'un garçon qui se porte bien. J'ai envoyé immédiatement une réponse télégraphiée, avec mes félicitations et je suis ravi du prénom de Paul que vous avez choisi pour mon petit-fils. C'était déjà celui de mon propre père. Je profite de cette lettre, que, malheureusement vous ne recevrez que d'ici trois ou quatre mois, pour informer des recherches que j'ai pu entreprendre concernant le jeune Salim pour l'informer de sa paternité. Les 700 kilomètres qui séparent Pondichéry d'Hyderabad ont nécessité à peine une journée de voyage malgré quatre ou cinq haltes compensées par des pointes de vitesse effarante à près de soixante-quinze km/heure grâce à la nouvelle motrice à vapeur qu'avait affrétée*

*spécialement la compagnie britannique qui gère le réseau. Il y a bien eu quelques anicroches au cours de ces arrêts nécessaires pour recharger le train en charbon et en eau. L'armée britannique refusait de laisser les voyageurs indiens s'accrocher à nos wagons dans ces zones touchées par la contagion. Lorsque nous sommes arrivés en gare d'Hyderabad, notre convoi fut dirigé vers une voie de garage un peu à l'écart où nous fûmes chaleureusement accueillis par le docteur Hussein, comme vous le verrez dans mon rapport. Moi-même, mes assistants et mes infirmiers européens furent hébergés dans une aile du palais réservé aux invités de marque. Le soin de garder les wagons étant laissé au personnel de santé indigène et aux militaires britanniques.*

*Le docteur Hussein qui était au courant de nos récentes études sur la transmission de la peste, avait mobilisé toute une escouade chargée d'expulser chiens, chats, rongeurs et vaches sacrées susceptibles d'être porteurs de puces et de poux vecteurs du bacille. Il avait également proscrit de notre alimentation toute viande pouvant être contaminée.*

*Le lendemain de notre arrivée, nous eûmes droit à une audience devant le Nizâm et sa cour. Le prince parle parfaitement l'anglais et le français et s'intéressa vivement à nos projets de recherche et aux théories pasteurienues. Il m'invita alors à visiter la fameuse mosquée à 4 minarets de Charminar, qui fut construite à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle par le shah de l'époque au moment d'une importante épidémie de peste. La mosquée repose sur quatre grandes arches supportant les minarets, ce qui forme une sorte de place, qui était noire de monde entrain de prier Allah de les épargner. Malgré ces supplices*

*religieuses, j'ai pu constater que le quartier du bazar proche était déserté par les commerçants et que les ruelles étaient jonchées de cadavres abandonnés, témoin de l'épidémie qui faisait rage. Le surlendemain, nous nous rendîmes dans le bourg de Golconde situé au pied de la colline où se dressait le château-fort qui défendait les mines de diamants. C'est là que j'ai pu rencontrer les parents de Salim qui sont des cousins directs du Nizâm.*

*Même s'ils n'étaient pas particulièrement heureux d'apprendre que leur fils avait eu un enfant avec une chrétienne, ils se montrèrent tout à fait respectueux de ma position et conscient de l'aide que les médecins occidentaux pouvaient leur apporter.*

*Malheureusement, ils m'apprirent qu'ils étaient très inquiets sur le devenir de Salim, qu'ils n'avaient pas revu depuis le soir du bal de l'école à Pondichéry. Ils ont simplement reçu une courte missive de leur fils les informant de son intention de rallier Golconde, quelques jours après, et qu'il avait une nouvelle importante à leur apprendre. Malgré leur accueil aimable, j'ai senti que je ne devais pas insister plus que nécessaire. J'ai pu aussi rencontrer un de ses camarades de classe qui avait choisi de rentrer chez lui par le train et qui m'a appris que Salim, lui, avait opté pour une des caravanes qui font régulièrement le trajet entre la côte et la capitale de l'État.*

*Vous me manquez beaucoup toutes les deux, je devrais tous les trois. Je pense qu'au moment où vous recevrez ce courrier, je saurai quand je peux vous rejoindre en métropole. Je vous enverrai un télégramme pour vous en avertir.*

*Avec toute mon affection, votre époux et votre père.*

## *Émile Demengie*

Le dossier informatique contenait aussi une lettre de Marguerite adressée à l'ambassade des Indes, en France. Elle datait de 2001. Celle-ci était rédigée en français. Elle expliquait qu'elle cherchait à contacter la famille du Nizâm d'Hyderâbâd et de son épouse la Princesse Durru Shehvar dont elle avait trouvé sur Internet qu'ils avaient résidé à Nice pendant quelques années et où était nés leurs deux enfants. Elle précisait que ni le cadastre, ni l'état civil n'avaient pu la renseigner.

La réponse signée par un attaché de l'ambassade des Indes était laconique. Il n'existait pas de trace de ces personnes sur leur serveur. Il conseillait de s'adresser directement au ministère des Affaires étrangères de l'État d'Hyderabad. Parallèlement elle pouvait essayer du côté de la Turquie.

L'information retrouvée sur Internet confirmait que le Nizâm résidait auparavant en Turquie où il avait épousé une princesse d'origine turque. Après la prise du pouvoir par Kemal Atatürk, ils avaient jugé prudent de s'exiler en France.

Trois lettres pratiquement identiques, rédigées en anglais celles-ci, étaient adressées par Marguerite aux ministères des Affaires étrangères indien et turque, ainsi qu'au journal d'Hyderâbâd qui avait pris la succession de celui qui relatait l'information :

*Nice, le 1er septembre 2001*

*..... Dans le cadre de recherche généalogique concernant un de mes ancêtres d'origine indienne par son père. Mon grand-père est né à Nice en 1907 et décédé au cours de la bataille de Dunkerque en*

*1940. Je cherche à joindre les descendants de sa famille d'origine. J'ai trouvé des traces de ces derniers qui rapportent que ceux-ci ont également résidé à Nice au début des années trente. Bien qu'habitant sur place je n'ai pu trouver des informations plus précises, c'est pourquoi je m'adresse à vous. Je vous prie de trouver ci-joint la copie de l'extrait de presse les concernant.....*

Les réponses à ces trois courriers étaient négatives.

Une autre lettre, toujours en anglais, était adressée au directeur de l'hôpital Princess Durru Shehvar à Hyderâbâd qui expliquait que son arrière-grand-père ancien médecin la marine française, avait réalisé une étude à propos de deux cas de peste dans cet hôpital en 1907 et qu'elle souhaitait savoir s'ils avaient des renseignements plus précis concernant l'identité des deux malades.

Là encore, la réponse fut négative.

- Je vais faire à l'occasion une nouvelle recherche sur Internet car depuis 2001, Google a fait quelques progrès et de nouvelles archives ont pu être mises en ligne, conclut Clara.



## chapitre 16

Dauphiné, Nice, fin mai, début juin 2014

Clara, P.H. et Justin passèrent la fin de la semaine à se promener sur la côte et à remonter tranquillement en Isère.

Jean-Marie les préviendrait dès que les résultats des analyses d'Hector seraient connues et Bertrand, dès qu'il aurait terminé ses exquises d'aquarelles et que le moulage serait achevé. Ce qui pouvait demander quelques semaines. Son objectif restait de pouvoir inaugurer l'exposition pour le premier juillet.

Pour prendre la décision de vendre ou de garder la maison de Gairaut, Clara et Pierre-Henri jugèrent qu'il était urgent d'attendre et de faire leurs comptes.

Dans les semaines qui suivirent, Luigi n'avait pas donné de réponse au mail qu'ils lui avaient envoyé.

Quarante-huit heures avant le jeudi de l'Ascension, Clara reçut un appel non pas de Bertrand, mais de Jean-Marie. Il attaqua d'emblée :

- Mélanie est à côté de moi. Nous venons de recevoir les résultats des analyses génétiques effectuées sur Hector. Elle confirme que ce dernier est bien mort de la peste. Par contre, en ce qui concerne son identité, c'est un peu plus compliqué, et Mélanie aimerait s'entretenir avec toi, de vive voix plutôt que par téléphone. De plus le moulage est terminé et le résultat est aussi impressionnant

qu'une reproduction du musée Grévin. Bertrand a avancé ses peintures et ses agrandissements photos, est-ce que tu aurais la possibilité de te déplacer à nouveau à Nice prochainement ?

- Je peux me débrouiller pour tirer quarante-huit heures à mon patron en fin de semaine juste avant la Pentecôte.

- Mélanie propose de te voir le jeudi à quinze heures et je prévient Bertrand et tes cousins pour que l'on passe ensuite à la galerie pour voir le travail de Bertrand. Je te suggère de contacter les pompes funèbres pour qu'elles récupèrent les restes d'Hector le lendemain et en profiter pour les inhumer dans le caveau de Gairaut.

- Le malheureux, après avoir séjourné plus d'un siècle dans un grenier poussiéreux, a bien le droit à un enterrement. N'y a-t-il pas un délai pour rouvrir une tombe après une inhumation récente ?

- Erreur banale, il existe un délai pour ouvrir un cercueil, pas la tombe. C'est fréquent en cas d'accident où les décès peuvent se succéder en quelques semaines.

- C'est quoi cette histoire avec Hector ? S'inquiéta Clara.

- On t'expliquera sur place. A la semaine prochaine.

Jean-Marie raccrocha rapidement.

- D'après toi, qu'est-ce que ça cache ? Dit-elle en se tournant vers Pierre-Henri, qui avait suivi l'entretien sur haut-parleur.

- Va savoir. Peut-être qu'Hector n'est pas d'origine indienne, mais anglaise, répondit P.H. d'un air dégagé.

Clara haussa les épaules et retourna vaquer à ses occupations.



Le lendemain, elle obtint de son patron qui était décidément de bonne composition, trois jours de congé la semaine suivante, puis elle avertit Bertrand et les pompes funèbres.

- Tu crois qu'il faut que je prévienne le curé ?

- Je me permets de te rappeler que notre ami Hector était musulman !

Une fois de plus elle demanda à Angélique d'héberger Justin pour deux ou trois jours. Ce dernier fit un peu la tête car entre sa copine Julie et le squelette d'Hector, son cœur balançait. Sa mère lui fit perfidement remarquer qu'à Nice, il serait obligé de rester avec sa petite-cousine. À cette évocation le gamin n'hésita plus.

P.H. réserva par internet deux billets d'avion pour Nice.

Quand ils arrivèrent en fin de matinée, un taxi les conduisit jusqu'à la maison de Gairaut où ils posèrent leurs valises puis ils descendirent jusqu'au restaurant «l'autocar». Ils commandèrent le plat du jour, une daube niçoise avec une salade. Au soulagement de Pierre-Henri et à la grande déception de Clara, c'était toujours la même serveuse et non pas l'ancien copain de cette dernière.

Le déjeuner terminé, ils traversèrent la route pour prendre l'autobus qui les conduisit au pied de la colline vers le centre de Nice et de là, au prix d'un changement de ligne, se rendirent à l'hôpital Pasteur, niché dans un des méandres du Paillon (petit fleuve qui traverse Nice, qui à ce niveau n'a pas encore été recouvert par de nombreux travaux de voirie de la ville). Ils se présentèrent un peu avant quinze heures devant le bureau de Mélanie où celle-

ci discutait avec Jean-Marie et son collègue spécialiste de l'identification des noyés.

Une fois tout le monde assis, ce fut Mélanie qui prit la parole :

- Comme Jean-Marie vous l'a déjà dit, la mort est bien due au bacille de Yersin dont nous avons retrouvé des traces d'ADN dans la pulpe dentaire. L'identification génétique standard a démontré sans trop de difficulté que le squelette est bien celui d'un individu d'origine indienne et de la région d'Hyderabad.

- Rien d'imprévu en somme, s'étonna Clara.

Mélanie se tortilla sur son fauteuil et regarda Jean-Marie d'un air gêné. Ce fut le géant barbu qui prit le relais :

- Nous avons comparé le génome d'Hector avec celui de votre prélèvement salivaire et nous sommes arrivés à la conclusion formelle qu'il y a un lien de parenté certain entre vous.

Clara le dévisagea sans comprendre. Le spécialiste précisa :

- Il y a 99 % de probabilité pour qu'Hector et votre ancêtre Salim soient la même personne.

Abasourdie, Clara resta sans réaction sur le moment.

- Si vous avez le temps, intervint P.H. je vous propose de discuter des implications de votre découverte autour d'un verre.

- Il y a un café plus sympa que la cafeteria de l'hôpital dans une rue juste à deux pas, proposa Mélanie.

Lorsqu'ils furent installés, Clara était blanche comme une tomme du Dauphiné.

- Si je comprends bien, mon ancêtre, le médecin colonel aurait dépecé le père de son petit-fils ! Et

depuis son retour des Indes, Elisabeth et Paul auraient vécu avec le squelette de Salim au-dessus de leur tête ? Si vous plaisantez, ça n'a rien de drôle !

- Ne serait-il pas possible qu'il s'agisse, en fait du frère de Salim et que ce dernier ait été celui qui a survécu ? Vos analyses sont-elles assez précises pour faire la différence, demanda Pierre-Henri.

- Je suis désolé, mes 99 % ne laissent pas grand place au doute, répondit le Barbu. Nous avons procédé à des tests beaucoup plus poussés que ceux auxquels on procède habituellement.

Le garçon de café apporta la tournée de cognac que tout le monde avait commandé.

- Vous tenez le coup ? S'inquiéta Mélanie, en s'adressant à Clara.

- Ça ira, répondit-elle, en reprenant de couleur, après avoir avalé son verre cul sec.

Elle fit signe au garçon pour lui réclamer la même chose.

P.H. reprit la parole :

- Il faudra reprendre le journal d'Elisabeth et le mémoire de son père. Si mes souvenirs sont bons, ce dernier ne rencontra Salim qu'une seule fois au bal de la remise de prix de l'école de Pondichéry et sur la table d'autopsie, il n'est pas sûr qu'il ait été reconnaissable.

- Il devait bien connaître son nom malgré tout, poursuivit Clara. Quoiqu'il ait pu choisir de garder le silence pour ne pas traumatiser sa fille. Ça a dû quand même lui faire drôle de découper le père de son futur petit-fils. Vous imaginez le voir rentrer en France et dire à sa fille, « j'ai retrouvé le père de ton mouflet, mais il n'est pas en très bon état, je l'ai rangé dans une caisse et des bocaux au grenier ».

- Évidemment, raconté de cette façon, ça fait un peu Frankenstein, conclut P.H.

Mélanie intervint à son tour :

- Il n'a sûrement pas connu l'identité exacte du cadavre qu'il examinait. Dans ces familles princières orientales le nom courant et le nom officiel sont souvent fort différents. C'était une autopsie scientifique et non pas de médecine légale. Je doute qu'il ait eu une étiquette qui portait son nom, attaché à l'orteil. Il y a autre chose, Clara, au regard des résultats de l'expertise, vous êtes tout à fait en droit de demander la restitution des restes de votre aïeul pour l'inhumer dans le caveau familial.

- Je me souviens d'avoir vu dans les papiers de Marguerite, une lettre de la mère de Paul, c'est-à-dire Elisabeth, reprit Pierre-Henri. Elle souhaitait rencontrer les descendants du Nizâm qui résidaient à Nice au début des années trente. Jusqu'ici impossible de retrouver l'adresse exacte. Bertrand a demandé à une de ses relations qui travaille au musée Masséna, s'il pouvait se renseigner. Je ne sais pas si cela a abouti, on va le lui demander tout à l'heure.

- Paul qui a été tué au début de la guerre, repose dans le caveau du cimetière de Gairaut. Il serait bien normal que son père y soit enterré aussi, dit Clara. Jean-Marie, aurais-tu la gentillesse de m'aider pour les formalités.

Elle se tourna vers les deux médecins :

- Je ne sais comment vous remercier de votre travail minutieux et la diplomatie avec laquelle vous m'avez appris les résultats.

- Envoyez-nous simplement deux invitations pour l'exposition à venir, s'exclama le géant barbu. Je suis

curieux de voir ce qu'il résulte du moulage. C'est là que la fiction rejoint la réalité.

Lorsqu'ils quittèrent l'institut médico-légal, ils retournèrent chez la cousine Stéphanie. Cette dernière serra Clara dans ses bras. Celle-ci fondit en larmes :

- Heureusement que le squelette n'est plus dans la maison, j'aurais l'impression d'un fantôme qui rode.

Jean-Marie qui les avait attendu pris la parole :

- Maintenant que l'on sait pourquoi le père de Paul n'a jamais pu se manifester pour reconnaître celui-ci, en tant que dernière descendante, tu dois demander que les restes du corps te soient rendus pour que Salim puisse bénéficier d'une inhumation des cendres dans le caveau de famille.

- Paul devait bien avoir quelques doutes, puisque avant de partir à l'armée, il avait effectué sans succès des démarches auprès des descendants du Nizâm qui résidait alors à Nice et que Marguerite en a fait autant, remarqua P.H.

- Après tout, il y a peut-être de vrais diamants à glaner dans cette histoire, s'exclama Clara dans un fou rire nerveux qui se transmet à tout le monde.



## chapitre 17

Nice début juin 2014

Ils allèrent retrouver Bertrand à la galerie, qui avait prévu une présentation de son projet d'exposition.

En plus des cousins et de Ginette, ils retrouvèrent les médecins légistes qu'ils venaient de quitter, la bibliothécaire de l'institut du Pharo à Marseille, qui avait fait le trajet, le conservateur du musée Masséna, les sculpteurs de l'atelier qui avaient préparé le moulage et l'adjoint aux affaires culturelles de la mairie de Nice, enfin le commissaire Simonelli.

Bertrand avait installé plusieurs tables disposées en fer à cheval au milieu desquelles trônait une sorte de caisson recouvert d'un drap blanc, derrière lequel un écran géant était relié à un ordinateur.

Chacun des participants avait devant lui un petit fascicule. Bertrand prit alors la parole, il remercia l'assistance de sa présence et précisa qu'à ce stade, il n'avait pas souhaité que la presse soit invitée :

. Vous avez sous les yeux la synthèse que Pierre-Henri et moi-même avons réalisée et qui m'a servi de fil conducteur. Je souhaite tout d'abord vous présenter notre invité vedette.

Et d'un geste théâtral, il dégagea le drap qui recouvrait le caisson. Il découvrit une sorte de sarcophage capitonné, enluminé de motifs colorés de style indien, dans lequel reposait la reconstitution

du squelette d'Hector qu'avait produit l'atelier artistique.

Des murmures admiratifs parcoururent la salle, suivie des sanglots de Ginette et de Marie, toujours bon public et bientôt recouverts par des applaudissements :

- L'autre vedette est bien entendue la bague sur laquelle plane encore un mystère et que porte encore pour l'instant au doigt ma cousine Clara. Vous remarquerez qu'il manque le petit doigt de la main gauche qui portait le diamant et qui a été arraché dans les circonstances que rapporte Elisabeth dans son journal.

Il alluma alors l'écran. Une reconstitution en 3D représentait la salle d'exposition de la galerie. Au milieu, on voyait une reproduction du sarcophage. Un mouvement tournant montra un premier panneau sur lequel était affiché l'arbre généalogique de Marguerite, à l'aide de reproductions agrandies des photos qu'ils avaient retrouvées dans le grenier.

Le panneau suivant concernait l'épidémie de peste du début du siècle en Inde, ainsi que les travaux de Yersin et de Paul Simond. Il était illustré par un exemplaire du mémoire du médecin colonel Émile Demangie et une iconographie de la région entre Pondichéry et Golconde.

Le panneau suivant consistait en une reproduction des pages du journal intime d'Elisabeth. Bertrand avait prévu un mini tirage de son fac-similé à la disposition des visiteurs.

On passait ensuite à la présentation de la famille du Nizâm d'Hyderâbâd, de sa richesse héritée des diamants de Golconde et des liens de ses descendants avec la ville de Nice.



La dernière partie de l'exposition illustre les recherches génétiques effectuées dans la maison de Gairaut par les médecins légistes, les artistes et les archivistes. En utilisant des reproductions et des photos scientifiques au microscope électronique, traitées comme des peintures d'art abstrait, il était expliqué comment on avait pu identifier le squelette du père de Paul, l'origine indienne de ces deux derniers ainsi que l'époque de la jeunesse niçoise et la mort au début de la première guerre mondiale du fils naturel.

L'exposition se terminait sur une aquarelle à partir d'une photo de Paul, de sa femme et de Marguerite enfant, se tenant la main sur la Promenade des Anglais. À ce moment, Bertrand expliqua qu'il avait choisi d'occulter l'histoire de Freddy et du Colonel au Liban, ainsi que l'existence de Luigi et de Malika et du rôle qu'avait joué Marguerite dans le contre-espionnage à Nice, car je ne voudrais pas que notre galerie serve de théâtre d'opération pour quelques terroristes nostalgiques.

Une discussion rapide s'engagea. Tout le monde tomba d'accord sur le fait que les histoires de Luigi et de Malika étaient trop personnelles.

Le commissaire Simonelli confirma qu'il préférerait que l'histoire du Colonel soit absente de l'exposition même si elle était tombée dans le domaine public,

Une fois l'écran éteint, Bertrand toujours soucieux de ménager ses effets, tira les rideaux qui masquaient jusque-là les murs de la salle, révélant 5 aquarelles qu'il avait réalisées pour, dit-il, égayer quelque peu l'exposition.

Enfin, l'adjoint au maire, annonça qu'une négociation avec l'institut du Pharo avait abouti à une double subvention du service de santé du

Ministère des armées et de la ville de Nice, vu la qualité du projet.

Après la réunion, Clara tomba dans les bras de Bertrand et assura que sa grand-mère aurait été fière de lui.

- J'ai encore une petite surprise, et il l'entraîna ainsi que ses deux cousines vers un chevalet également masqué. P.H suivait le mouvement, et ils découvrirent une dernière aquarelle qui représentait trois jeunes filles et une dame d'un certain âge sur fond de Promenade des Anglais.

Stéphanie s'exclama :

- Mais je nous reconnais ! Ça ressemble à une photo prise par un photographe à la sauvette comme il y en avait beaucoup à l'époque et que Marguerite gardait dans ses affaires.

- On la mettra en fin d'expo, à la suite de la photo de Paul et de sa famille, cinquante ans plus tôt.

En lui-même, pendant que les trois cousines fondaient en larmes, Pierre-Henri se dit que le pire serait que Clara veuille accrocher la peinture dans leur chambre. Un coup à vous couper les moyens !

Pour détendre l'atmosphère, P.H. proposa au reste de la famille ainsi qu'à Mademoiselle Simone, l'archiviste du Pharo, et aux médecins légistes qui traînaient encore par là, d'aller prendre l'apéritif, et de risquer quelques piécettes au Palais de la Méditerranée. François boucla la galerie pour le reste de la journée, et P.H. qui commençait à prendre l'habitude embarqua Aldo et son fauteuil roulant dans la Scénic. Ils se retrouvèrent donc à une dizaine au café où Pierre-Henri avait fait la rencontre de « la nageuse » russe et des gentlemen gays quelques semaines plus tôt.

Avant que Clara ou P.H. ait le temps de passer commande, un serveur arriva avec une flûte de champagne pour chacun d'entre eux.

- C'est de la part de la direction, Monsieur Léonelli, dit-il en s'adressant au cousin Aldo.

- Ici aussi, vous avez vos entrées ? Commenta Pierre-Henri.

- En fait, depuis la réouverture du Casino, si les capitaux viennent des Émirats, le directeur est italien, et fils du trésorier de l'amicale Garibaldienne que je préside.

Il se tourna vers le serveur :

- Remerciez Guiseppe de ma part, et invitez-le à venir trinquer avec nous, la deuxième tournée est pour moi. Profitez-en pour nous rapporter quelques jetons ajouta-t-il, en glissant discrètement deux ou trois billets pliés en quatre dans la main du garçon.

Quelques instants plus tard, un jeune homme bien de sa personne arriva et déposa les rouleaux de jeton d'un air obséquieux. Il marmonna une phrase en italien en baisant la main d'Aldo, sous l'œil effaré du reste de l'assistance et amusé de Jean-Marie qui commenta :

- Vous remarquerez qu'ici les chefs de famille italienne sont plus considérés que les commissaires de police.

Bertrand, quant à lui, avait l'air tout émoustillé par l'arrivée de Guiseppe.

- Monsieur le directeur, j'adore la façon dont le Palais a été restauré et je serai ravi de pouvoir en faire quelques aquarelles.

Avant que le directeur éberlué ait eu le temps de répondre, Aldo, tout en répandant le contenu des rouleaux sur la table, prit la parole :

- Dis-moi Guiseppe, as-tu eu des nouvelles de notre ami Luigi ?

- Vous savez bien que chaque fois qu'il passe à Nice, il vient perdre ou gagner quelques euros à nos tables. Pas plus tard que le mois dernier, il a, d'ailleurs remporté une assez jolie somme, encore que je ne pense pas que ça n'éponge jamais ce qu'il a perdu dans sa vie. Au fait j'ai appris que votre cousine Marguerite nous a quittés, la pauvre. Je crois qu'à une époque, ils étaient assez proches. D'ailleurs en parlant, je me souviens que c'est le jour de ses obsèques, qu'il a empoché la grosse somme dont je vous parlais. Elle n'a pas trop souffert ?

- Elle ne s'est pas vue partir, Dieu merci. Elle est morte sans s'en apercevoir. L'âge que veux-tu... comme nous tous! Et ton père, il va bien? Il y a quelque temps que je ne l'ai pas vu.

- Il nous enterrera tous! Grazie Mille, Don Leonelli.

À ce moment l'échange de lieux communs fut interrompu par un rire de femme chatouillée. C'était Mademoiselle Simone, légèrement pompette après sa deuxième coupe de champagne à laquelle le grand médecin légiste barbu venait de murmurer quelque chose à l'oreille.

Elle se leva, en lui disant :

- Voulez-vous arrêter de dire des bêtises. Allons risquer quelques pièces au «bandit manchot»,<sup>52</sup> s'exclama-t-elle, en prenant une poignée de jetons. Elle se dirigea vers la machine à sous la plus proche dans laquelle elle glissât une des rondelles en plastique.

Elle appuya sur les touches électroniques qui remplaçaient depuis longtemps le levier mécanique. Les rouleaux avaient à peine cessé de tourner

---

<sup>52</sup> Voir : Lucky Luke, Tome 48, Le bandit manchot

qu'une sonnerie stridente retendit. Une masse de pièces dégringola en cascade de l'appareil. La bibliothécaire venait de toucher le Jackpot. Elle trépigna et déclara :

- La troisième tournée est pour moi. Puis secoua la tête en poursuivant : Heureuse au jeu, malheureuse en amour.

- Je suis sûr que vous allez faire mentir le dicton affirma le médecin barbu en lui tendant le bras.

Elle rosit légèrement et retourna à sa place accompagnée de son chevalier servant.

- Mon Dieu ! Je ne pourrai jamais rentrer à Marseille dans cet état.

- Il faudrait prévenir votre famille, conclut le barbu.

Le visage de la jeune femme vira du rose au rouge vif.

- Personne ne m'attend, je suis célibataire.

- Dans ces conditions, je vous propose de passer au cercle militaire où j'ai prévu de passer la nuit. Ils ont des chambres d'amis pour les invités.

- Oh ! Vous êtes vraiment adorable, s'écria-t-elle. Au fait quel est votre prénom ?

- Hector grommela le médecin en l'entraînant vers la sortie, sous l'œil éberlué des uns et goguenard des autres.

- Il faudra peut-être que je prévois une photo de mariage pour cette exposition, s'esclaffa Bertrand. Bon, on garde le contact et je vous tiens tous au courant dès qu'on aura fixé la date de l'inauguration de l'expo pour lequel j'ai peut-être trouvé un nouveau titre : « Les fantômes de Golconde ».

Clara et P.H. s'éclipsèrent à leur tour, car ils avaient maintenant rendez-vous au cimetière de Gairaut avec les pompes funèbres.

Lorsqu'ils arrivèrent sur place, le caveau était ouvert. Quelques minutes plus tard, le corbillard de l'ami Trouvain arrivait et déposait le cercueil de Salim à côté de celui de Marguerite.

Il repartit alors que Clara et P.H. se recueillaient, avant que les employés referment le tombeau.

Soudain, un vieil homme portant beau s'approcha. Il avait une barbe et une chevelure blanches. Il était coiffé d'un panama et vêtu d'un costume en lin de la même couleur sur une chemise à col ouvert bleu ciel. Malgré une stature encore imposante, s'appuyant sur une canne, il pouvait avoir dans les 80 ans.

Il ôta son chapeau, en s'approchant de Clara, et lui baisa la main.

- Bonjour. J'ai tellement entendu parler de vous par Marguerite, je m'appelle Luigi.

Un instant ébahie, Clara rétorqua :

- Vous n'avez pas du tout l'accent italien.

- Effectivement, ma mère était française et je fais souvent des allers et retours, d'ailleurs, je suis Consul honoraire à Nice depuis quelques années.

- Je crois que vous nous devez quelques explications, intervint Pierre-Henri.

Luigi manipula rapidement sa canne qui s'avéra, une canne siège et s'installa confortablement.

- Prenez donc place, car cela risque d'être un peu long, conseilla-t-il en désignant la tombe à côté du caveau ouvert.

## chapitre 18

### Cimetière de Gairaut, début juin 2014

« Je suis arrivé à Beyrouth en 1969. J'avais 35 ans. Mon père était parti d'Italie après la nomination de Mussolini comme Chef de gouvernement. Il rejoint Paris où il rencontra ma mère. Il trouva un travail de professeur d'italien. Au début de la guerre, mon père animait un réseau de résistance et de renseignements antifasciste, parmi les Italiens réfugiés en France. J'avais donc 8 ans et pendant 5 ans, je servis souvent de messenger à l'intérieur de ce réseau.

À la libération, nous regagnâmes la péninsule où mon père fut affecté au ministère des affaires étrangères, où le nouveau Président du Conseil, Alcide de Gasperi, le nomme comme haut fonctionnaire au Ministère des affaires étrangères. Je termine mes études secondaires à Rome, et prépare un diplôme de sciences politiques. À la suite de quoi après avoir été attaché d'ambassade en France, en Suisse et en Grande Bretagne, je fus nommé à l'ambassade d'Italie au Liban. Depuis le début ces fonctions n'avaient été qu'une couverture, car je travaillais en fait, pour les services de renseignements italiens. Vous n'ignorez pas que l'Italie a des intérêts économiques et commerciaux au Liban depuis plusieurs siècles via Venise et Gênes. C'est donc un territoire privilégié pour les

BERNARD ROUGIER

<http://gazetindenard.fr/>

Les Fantômes de Golconde : Roman

différentes maffias et les contrebandiers de part et d'autre de la Méditerranée, depuis plusieurs générations. L'instabilité politique de la fin du XXe siècle n'a fait que renforcer ces échanges, en particulier dans le domaine de l'armement et du trafic de drogue.

En 1970, j'ai fait la connaissance de votre grand-mère qui avait suivi son mari, officier était très accaparé par son travail. C'était une femme extrêmement intelligente qui fut rapidement remarqué par le supérieur hiérarchique de Freddy, celui que vous connaissez sans doute sous le surnom du « Colonel ». Elle n'avait guère de goût pour la préparation de tricots et de biscuits destinés à des associations charitables. Lorsque le Colonel lui proposa de rentrer au SDECE comme honorable correspondant, elle n'hésita pas un instant.

Jusqu'à son bombardement quelques années plus tard où elle fut transformée en hôpital de guerre et vit la mort de l'ambassadeur Louis Delamare,<sup>53</sup> l'ambassade de France, était le siège de nombreuses réceptions et de rencontres propices aux échanges et grenouillages de toutes sortes entre barbouzes, espions, contre-espions, maffieux et contrebandiers de tout pays et de toute obédience.

Marguerite et moi n'avons pas tardé à nous reconnaître en tant que vrai professionnel, et puis les choses étant ce qu'elles sont, un soir de vague à l'âme, elle me tomba pour ainsi dire dans les bras. Allez savoir quel avenir aurait été le nôtre, si je n'avais eu cette autre passion, pour le moins détestable, celle-là, qu'est le poker.

Un soir, une soirée, puis une nuit entière dans une des maisons de jeu de Beyrouth, j'accumulais une

---

<sup>53</sup> Wikipédia



dette impressionnante, équivalente à plusieurs dizaines de milliers d'euros actuels. Les prêteurs sur gages sont faciles à trouver dans la Suisse du Moyen Orient, Si vous ne respectez pas vos échéances, vous avez vite fait de vous retrouver enterré au pied d'un cèdre près de Byblos. Malheureusement, ces gens-là ont des correspondants dans toutes les parties du monde où que vous vouliez vous cacher. Le lendemain, je retrouvais Marguerite dans un piano-bar dont le décor, je m'en souviens très bien, était directement inspiré du film « Casablanca ». Malheureusement, si votre grand-mère aurait pu remplacer Ingrid Bergman, je n'avais rien d'Humphrey Bogart.

Lorsque j'ai eu terminé de lui raconter mes malheurs, elle n'hésita pas une seconde, et me tendit le brillant qu'elle portait à son doigt. Je bafouillais que je ne pourrais le lui rendre. Elle me rétorqua que c'était un bijou de famille que son ancêtre avait obtenu d'un de ses galants et que ce n'était qu'un juste retour des choses qu'il lui serve à aider son amant. Pour que son absence passe inaperçue, je demandais à mon créancier de me laisser le temps de faire réaliser une copie chez un des nombreux joailliers qui fleurissaient dans les souks de Beyrouth. Les banquiers libanais savent rester de grands romantiques quand il le faut et comme le bijou dépassait de loin le montant de ma dette, il s'occupa lui-même de faire établir le double.

- C'est cadeau, me dit-il quinze jours plus tard en me donnant la bague que vous avez au doigt.

Lorsque je la confiais à Marguerite, je ne cherchais pas à lui faire prendre le faux pour le vrai, ce qu'elle apprécia grandement.

Quelque temps plus tard, je fus nommé à Malte, et la vie nous sépara pendant plusieurs années. Il fallut le retour de Marguerite à Nice pour que nous reprenions contact et qu'elle me fit faire la connaissance du Colonel, lorsque je fus nommé à Rome. Nous avions l'occasion de nous revoir de temps à autre, par l'intermédiaire du consulat et la complicité amicale d'Aldo. Je joignais alors l'utile à l'agréable en rencontrant le Colonel pour des échanges d'informations sensibles et Marguerite pour des rencontres amicales désormais toutes platoniques.

Cette situation se poursuivit jusqu'à l'assassinat du Colonel. Quelques jours auparavant je l'avais contacté pour lui donner des renseignements sur un trafic d'armes entre la France et le Liban, via l'Italie. En l'occurrence, j'ai été la main du destin pour cet homme. Hélas ! Sa tendance à jouer perso dans l'action l'a mené à sa perte.

Dans les jours qui ont suivi, j'ai revu Marguerite aux Thermes d'Abano. Elle était préoccupée par le sort de Malika, la compagne du Colonel, qu'elle avait envoyé à Paris pour la mettre à l'abri.

Lorsque j'ai pris ma retraite de fonctionnaire, nous avons un instant envisagé de vivre ensemble, mais finalement, d'année en année, nos rencontres régulières à Abano et des voyages romantiques à travers le monde nous convenaient très bien. Plus jamais il n'a été question entre nous du diamant de Golconde, que j'aurais été bien en mal de lui rembourser.

Le destin que j'évoquais il y a un instant, nous joue parfois des tours de plus ou moins bon goût. Après avoir discrètement assisté aux obsèques de Marguerite, j'ai voulu vous parler, mais vous avez été

accaparée par son amie Louise et l'occasion fut manquée.

Je me rendis alors au Casino du Palais de la Méditerranée où je risquais quelques plaques à la roulette. Marguerite voulut-elle me faire un dernier clin d'œil, toujours est-il qu'à la troisième passe, j'empochai la somme inespérée de cent mille euros. Même si celle-ci ne représente qu'une partie de la valeur du diamant, je pense qu'elle pourra vous aider à régler les droits de succession de la maison de Marguerite. »

Joignant le geste à la parole, il tendit une enveloppe contenant un chèque de cent mille euros.

- Je ne peux pas accepter, ! bafouilla Clara

- N'ayez aucun scrupule, je dois cet argent à votre famille et si vous refusez, ne vous faites aucune illusion, je le reperdrai inévitablement au Palais de la Méditerranée dès ce soir. Un conseil : encaissez-le vite !

- Dans ces conditions... Mais considérez que la maison de Gairaut vous sera toujours ouverte.

- Rassurez-vous, vu mon âge, le bail ne devrait pas durer très longtemps.

Clara ôta la bague en zircon de son doigt et la déposa sur le cercueil de Salim.

- Mon vieil Hector, à défaut de récupérer l'original, tu devras te contenter de la copie, mais elle est autant chargée d'amour.

Le trio se recueillit en silence pendant que les employés du cimetière refermaient le caveau.

Soudain Pierre-Henri sursauta :

- La bague va manquer pour l'exposition !

Clara haussa les épaules :

- Bah ! De nos jours, on en fait de très belles imitations.



## **bibliographie sommaire**

*Les références sur le Comté de Nice, les guerres du Liban, Golconde, Hyderabad en Inde, l'évolution et le traitement de la peste au XXe siècle ainsi que sur les statuts juridiques et la génétique des squelettes humains sont innombrables sur Internet. Le lecteur pourra faire des recherches sur Google et Amazon avec profit. Vous trouverez ci-dessous quelques références plus particulières sur ces sujets.*

### **Comté de Nice :**

- *Histoire de Nice et de son comté : André Compan professeur d'histoire au lycée du Parc Impérial à Nice Editions L'Astrado -Toulon 1973*
- *La cuisine du Comté de Nice : Jacques Médecin ancien maire de Nice Editions Julliard 1972.*
- *Nice Torino : une histoire commune : Dominique Escribes Historien - Editions Gilletta 2007.*
- *Le parler à Nice - Richard Cairaschi Editions Gilletta - 2006.*
- *La promenade des Anglais : Paul Tristan Roux Editions Gilletta-2006*

**BERNARD ROUGIER**

<http://gazetindenard.fr/>

Les Fantômes de Golconde : Roman

- *Véritable histoire de la première Chaise Bleue* -Gisèle Tordo Tourette Levens 2003
- *Le ruban rouge* : Louis Nucera -Editions Grasset 1991
- *Treize Mystères de la côte* : Roger Louis Bianchini Éditions Fayard 2005.
- *L’Affaire Nut - mort d’un agent secret* - Bernard Violet - Editions Carrère 1986.
- *Le Mystère Bernard Nut* : Gilles Gaetnet in *Valeurs Actuelles* 2013

### **Le Liban :**

- *Mémoire de guerre au Liban* : Franck Mermier – Editions Acte Sud 2010.
- *Les libanais en France* : Amir Abdoulkarim in *Revue Européenne de Migration France*-1993.
- *Le souffle du jasmin* : Gilbert Sinoué - Editions J'ai Lu - 2011.
- *La résidence des Pins à Beyrouth* : P. Fournier Editions ACR (1999).

### **Golconde et Inde :**

- *Golconde, peinture par René Magritte*. 1953.
- *Bob Morane, La couronne de Golconde* : Henri Vernes - Marabout Junior 1959.
- *Kim* : Rudyard Kipling : - Folio réédition française 1993
- *The Golconda diamond* : Richard Wise - 2007.
- *Zircon-tech* - Z- cone SARL - 2011.
- *Rapport général de service de l’agence de Pondichéry* - Compagnies des messageries maritimes - décembre 1906.

- *Les Indes Françaises : Pondichéry* : Arnaud D'Aulnay Editions Gallimard 2001.
- *Pondichéry* : Patrick Mahé - Editions du Chêne -2003.
- *Le génie de l'Inde* : Guy Sorman - Livre de poche - 2000.
- *Le Nizâm of Hyderabad in Time magazine* - 22 février 1937.
- *Hyderabad : Muslim Networks and Minor Sovereignty* E.L . Beverley. Cambridge University Press.
- *Princess Durru Shehvar* - Jesse Russell - Bookvika - 2012.
- *Arastu Yar Jung* : Klaas Apostol - Editions Salupress - 2012.
- *Portrait d'Esra Jah d'Hyderabad in Point de vue* 2325 - 2014.

### **La peste :**

- *La peste* : Albert Camus - Editions Folio réédition - 1972.
- *Peste et Choléra* : Patrick Deville - Editions Points - 2013.
- *Yersin : Docteur Nam. La fabuleuse histoire de l'homme qui soigna la peste* : Elisabeth du Closel Editions Albin Michel - 1996.
- *La propagation de la peste* : Paul Louis Simond In *Annales d'Hygiène et de médecine coloniales*. N° 2 - 1899.
- *Marseille : Au Pharo la médecine rend les armes* : in *La Provence* - 24 mai 2013.
- *Marseille panoramique : Le Pharo* - Julien Thomas : *Photos et peintures* - 2012.
- *Ebola, virus émergents : la terreur a commencé. L'humanité est-elle à la hauteur ?* in *Le nouvel observateur* oct.2014

**Post Mortem :**

- *Faire parler l'ADN des fossiles - Ludovic Orlando*

*Institut Génomique de Lyon-Nov.2008.*

- *Etude d'ADN ancien de la pulpe dentaire de Saint Côme et Saint Damien - L. Calvo et Coll Institut de Médecine Légale - Toulouse et Strasbourg*

*In Antropo Numéro 1 - 2001.*

- « *Our body* » *A corps ouvert : Fadia Aljane - 2010.*

- *Avis sur les problèmes éthiques posés par l'utilisation des cadavres à des fins de conservation ou d'exposition muséale, comité consultatif d'éthique pour les sciences de la vie et de la santé - Avis numéro 111 - 2010.*

- *Vers le séquençage du génome de Richard III in le Figaro 2014.*

- *Identification en médecine légale - apport des techniques anthropologiques. Udsml -Université de Strasbourg - 2010.*

- *Technique des moulages des squelettes : Homides.com - 2014 Atelier Nice Art -P. Legier et L. Mercier -Nice 2013*